

Le carnet de Ronan

12 février 1915

Ouf ! Je suis épuisé ! Le sport matinal c'est éprouvant ! Ce matin-là, c'était quinze pompes de plus. Depuis qu'il est parti combattre, je fais de l'exercice pour oublier ma tristesse. Je m'inquiète pour mon grand frère, lui qui est si important pour moi, il me tire vers le haut, il m'aide à apprendre. Je sais que j'ai la plus grande des chances du monde : celle d'avoir un frère et l'attente de son retour est d'autant plus difficile à supporter.

24 septembre 1917

La guerre bat son plein. Je suis toujours anxieux à propos de Théophile. Je fais des cauchemars horribles, il m'arrive de passer des nuits blanches et de ne plus avoir d'énergie pour faire mes exercices du matin. Je frémis d'inquiétude à chaque seconde, ma mère ne peut plus me consoler. Mon père est mort d'un cancer quand j'étais très jeune, mon grand frère remplaçait Papa et il jouait ce rôle à merveille. Je me sens seul. Je ne pense plus qu'à lui. J'attends juste désespérément que ce combat infernal prenne fin.

11 novembre 1918

ENFIN ! L'enfer est terminé. Après tant d'années épouvantables, je n'ai plus qu'un souhait : celui de retrouver mon cher frère. Pourtant mon angoisse n'est toujours pas apaisée. Théophile ne revient pas. Ni frère, ni lettre... J'irai demain m'informer à son sujet.

25 juillet 1919

Je n'ai réussi qu'à rassembler des informations mineures, voire dérisoires. Mais tant que je n'aurai aucune preuve de son décès, j'enquêterai. J'ai envoyé des lettres au Ministère de la Guerre, dans l'espoir de recevoir des informations sur son régiment. En attendant une réponse, je vais m'assurer à la mairie qu'ils n'aient pas reçu des connaissances qu'ils n'aient pas partagées.

11 août 1919

Non. Aucune information n'a été envoyée à notre mairie au sujet de Théophile. J'ai enfin reçu une lettre venant du ministère de la Guerre, il y est écrit les membres du régiment de Théophile, le 114^e régiment d'infanterie, en particulier celui de leur colonel, André DURIN. Je suis parvenu à trouver l'adresse de cet homme, par chance, il n'habite qu'à une quinzaine de kilomètres. Mes longues explications finissent par le convaincre ; il me donne le numéro de téléphone d'un certain Eugène FOURNIER qui dirigeait une petite partie du régiment de Théophile. Je m'empresse d'attraper le premier téléphone venu, je sens que je suis sur la bonne voie. J'appelle Eugène et lui explique la situation, il marque un temps de silence pour réussir à se souvenir de ce passé, puis me révèle que mon frère a été envoyé à l'hôpital de Dijon suite à une explosion d'obus, qui lui a fait perdre la jambe. Il s'est étonné que nous n'ayons pas reçu ces informations. Je me mets à pleurer. L'émotion traversant mon corps est extrêmement puissante : mon frère est vivant ! J'ai beau avoir 80 kilos de muscle, je n'ai pu lutter contre cet état qui m'a fait tomber à genoux. Je remercie mon interlocuteur et repart à la maison, tressaillant de joie. Je peine à voir la route troublée par mes larmes.

12 août 1919

Ce matin, je n'ai pas fait mon sport. Je ne pense plus qu'à Théophile. Accompagné de ma mère, j'avance lentement en direction du personnel de l'hôpital. Je demande où est la chambre qu'occupe mon frère. Je m'élance, les poings serrés. La porte me fait face. Je ferme les yeux et la pousse, l'occupant n'a pas eu le temps de dire bonjour que je suis déjà autour de lui, à le serrer en tremblant frénétiquement. Je me calme et recule, ne lâchant pas les épaules de mon frère. Je me suis contenté de dire "Théophile...". Le visage du blessé s'agrandit comme illuminé et il dit : "Ronan, je ne suis pas Théophile."

13 août 1919

Je ne reviens toujours pas de ce qu'il m'a révélé. Voilà toute l'histoire :

Quand Théophile est arrivé au front, il n'a pas tardé à se faire un ami : Ernest. Ils partageaient tout, se décrivaient leur passé et passaient presque de bons moments, malgré leur situation. Ernest avait un passé des plus douloureux : orphelin à 7 ans, il avait eu le malheur d'être né noir dans un pays encore très enclin au racisme. A 15 ans, il fut adopté par une famille de blancs. Il crut alors à la fin de ses tourments. Mais il n'en fut rien, la famille se mit à le tenir en esclavage, à le traiter comme une bête et non comme un fils. Partir combattre fut un soulagement. Un jour, un obus arracha une jambe de Théophile, blessant plus légèrement Ernest. Lors de son agonie à l'hôpital, Théophile donna sa plaque d'identité à son ami, et par ce geste, lui offrit sa liberté.

4481 caractères

Timéo Sibia (12/08/2004)

Thomas Perillat (20/07/2004)